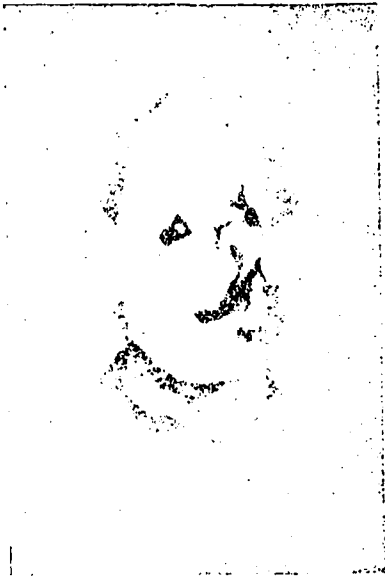


DEVINETTE



Et dire que dans cette tête d'idiot il y a une bête intelligente : Cherchez-la.

LA FIN D'UN ROMAN

Lui (douloureusement). — Ainsi vous trouvez mauvais que je vienne si fréquemment ?

Elle. — Oui.

Lui. — Et vous ne voulez plus que je vous accompagne à la promenade ?

Elle. — Non.

Lui. — Ni que je vous appelle par votre petit nom ?

Elle. — Non.

Lui. — Ni que je vous considère plus longtemps comme ma fiancée ?

Elle. — Non.

Lui. — Je comprends ! notre roman est fini et il ne me reste plus qu'à vous épouser.

Elle. — Oui.

SANS CŒUR

— Vous n'avez pas de cœur.

— Je le sais, puisque vous l'avez pris.

Le lendemain il y eut une bague de moins dans le stock d'un bijoutier.

LES HUITRES

A ce délicieux mollusque, si bon en ce mois de novembre, consacrons quelques souvenirs :

Faut-il rappeler que l'huître, comme la truffe, fit les délices des Grecs et des Romains. Les huîtres du lac Lucrin, ce vivier fameux de l'antiquité gourmande, avaient acquis une réputation énorme. Le poète Martial, avaleur intrépide d'huîtres juteuses, a chanté avec enthousiasme les huîtres renommées de Brindes et de Tarente. Sergius Aurata, gourmet célèbre et spéculateur inspiré, fit mieux que de graver des vers sur la coquille vénérée de l'huître : le premier, il imagina de creuser des viviers pour engraisser le précieux mollusque.

Déjà, du temps de Plinius, les Romains avaient reconnu l'incontestable supériorité des huîtres de notre Océan. Ils profitaient de l'hiver pour envoyer à grands frais, dans toute l'Italie, ces mollusques si fins et si savoureux.

On les enveloppait soigneusement de neige glacée et on les comprimait avec art pour empêcher la coquille de s'ouvrir. Ce procédé n'est-il pas encore, après deux mille ans, celui que nous employons pour transporter les huîtres, toutes vivantes, loin du rivage natal.

L'illustre gourmet Apicius, grand amateur d'huîtres et joyeux auteur de "De re culinaria", expédia de superbes bourriches, de Brinodes au pays des Parthes, à son ami Trajan, qui raffolait de ce mollusque délicat. Chaque hiver, le riche patricien Fabius Rutulus faisait venir d'énormes quantités d'huîtres des rivages armoricains. Quand cet illustre gourmet commençait à manger des huîtres, il ne s'arrêtait pas. Juvénal nous raconte sa mort. Il expira à table, une écaille à la main !

Sans parler d'Henri IV, du comte de Chambord, de Voltaire, de Crébillon, de Marivaux, de Beaumarchais, de Champfort, de Junot, duc d'Abrantès et de Talleyrand, intrépides éventreurs de bourriches, il convient de citer Rivarol, insatiable amateur d'huîtres, juteuses et glacées. Mais, à la suite d'une formidable indigestion, il leur déclara une guerre implacable et ses épigrammes ont peut-être contribué à la réputation de bêtise qui pèse sur l'infortuné mollusque.

Le docteur Maillart était un sot que Rivarol détestait. L'ayant trouvé un matin, en face d'une bourriche gigantesque, il prétendit que le docteur déjeunait en famille. Une autre fois, il dînait chez le baron d'Arbelle. On savourait d'excellentes huîtres de Marenne et, tout en les ingurgitant avec une solennité comique, un savant se mit à faire sur le délicieux mollusque un cours aussi long qu'ennuyeux.

— Messieurs ! s'écria tout à coup Rivarol, savez-vous la différence qu'il y a entre une huître et un savant ? C'est que l'huître bâille et que le savant fait bâiller.

Un jour, le chevalier de Verrines, grand niais insupportable, frappe à la porte du cabinet de Rivarol : "C'est moi, le chevalier ; ouvrez moi donc, cher ami !"

— Que je vous ouvre ! riposte Rivarol sans se déranger. Vous me prenez donc pour une écaille, chevalier ?...

Si l'huître est un peu bête, c'est assez naturel puisqu'elle n'a pas de tête. Où diable pourrait-elle loger sa cervelle ? Pour mon compte, je trouve qu'elle ne manque pas d'esprit, avivée d'une larme de citron entre deux bouteilles de vieux sauternes !

LEMOIS - DESAIRES.

MANQUE DE NEZ

Les races blanches sont décidément en décadence. Un savant viennois l'affirme et jette un douloureux cri d'alarme. Le stigmate fatal de notre dégénérescence, c'est notre nez.

Notre nez n'est plus ce qu'il devrait être : il s'est allongé, rétréci, il n'est plus qu'un organe misérable et dégradé, inutile appendice de notre visage. En effet, la raison d'être et la fin d'un nez est évidemment de sentir : or, le nôtre ne sent plus rien.

Il perçoit à peine les odeurs les plus violentes et c'est miracle qu'il en fasse autant, avec les narines mesquines et dérisoires qu'il possède aujourd'hui.

Qu'on regarde le nez de nos frères les nègres et ces belles narines largement ouvertes, prêtes à aspirer les plus insaisissables effluves de parfums. Voilà le nez qu'il faut avoir.

Une réforme est urgente : les peuples aryens doivent aviser dans le plus bref délai aux moyens de modifier la forme de leur organe olfactif. Mais comment faire ?

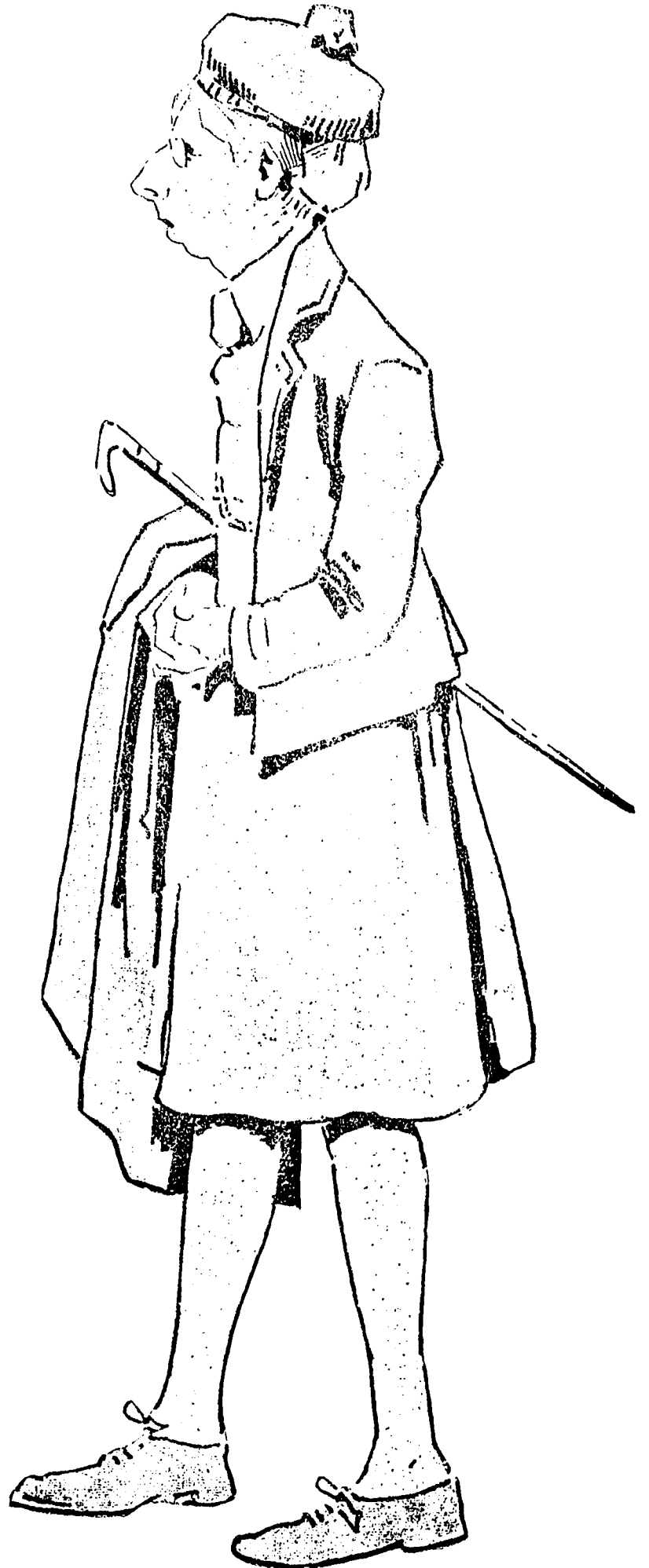
IL DEVAIT MOURIR

Premier acteur (tirant avec rage son revolver dont les capsules ne veulent pas faire de bruit). — Meurs, toi, misérable brigand.

Second acteur (qui doit mourir). — Oh ! honte ! vous êtes désarmé, votre pistolet ne veut pas être votre complice ; mais mes remords me dévorent et je meurs quand même pour accomplir ma destinée.

Et le rideau tombe devant un auditoire qui se tord de rire.

FIN-DE-SIÈCLE



OÙ LE VELOCIPÈDE MENERA LA FEMME